

Alphonse Bédard, zouave pontifical

Société d'histoire de Charlesbourg

Volume 24, numéro 3, 2018

Histoire locale et bulletins de sociétés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/89728ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Histoire Québec
La Fédération Histoire Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)
1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Société d'histoire de Charlesbourg (2018). Alphonse Bédard, zouave pontifical. *Histoire Québec*, 24(3), 21–25.

Fondée en 1983, la Société d'histoire de Charlesbourg a pour objectif d'intéresser ses membres et le public à l'histoire de Charlesbourg ainsi qu'à l'histoire régionale et nationale. Ses actions visent également à encourager la recherche historique, la protection, la conservation, la restauration, la mise en valeur du patrimoine mobilier et immobilier. Ces articles sont parus dans le bulletin numéro 136 de la société à l'hiver 2017. Merci à René Cloutier pour son texte sur les Cadets zouaves. Nous tenons à remercier tout particulièrement madame Édith Bédard qui a permis la reproduction de deux chapitres de la remarquable histoire du frère de son grand-père paternel, Alphonse Bédard.

Jean-Baptiste-Alphonse, baptisé le 18 janvier 1847. Zouave pontifical, il ne semble pas avoir fait beaucoup d'études. Mais eut une vie remplie. Celui des enfants de Joseph-Urbain et d'Olivette sur lequel on sait, rétrospectivement, le plus de choses, car il était très connu tant à Québec qu'à Charlesbourg, dans la communauté des zouaves.

En route vers Rome, pour libérer le pape

Particulièrement dévot, Alphonse Bédard avait joint à l'âge de 23 ans les rangs des zouaves pontificaux et fut du nombre des 508 Canadiens français partis défendre le pape Pie IX contre l'armée italienne. Le dessein de Victor-Emmanuel II, roi de Sardaigne, était d'unifier l'Italie qui avait été constituée pendant des siècles d'une mosaïque d'États constamment en guerre les uns contre les autres. Il ne lui manquait plus, en 1860, que l'État papal pour atteindre l'objectif qu'il s'était fixé. Mais la papauté résistait farouchement aux vellétés royales d'annexion de son domaine temporel. Avec, pour la défendre, une armée de six mille hommes, mal armés, peu entraînés.

Il fallut faire appel aux chrétiens de l'Europe puis des Amériques, pour pouvoir affronter les fameuses « chemises rouges » de Garibaldi. L'accueil fut enthousiaste, à un point tel qu'en janvier 1861 un bataillon formé de six compagnies, dont les membres volontaires sont en majorité italiens, belges et français, peut être constitué. Le mouvement gagne en force. Le premier janvier 1867, le régiment des Zouaves pontificaux se compose de 3 500 hommes regroupés en trois bataillons de douze compagnies. Trois batailles, davantage symboliques que réellement sanglantes, ponctueront le combat que les zouaves de la papauté livreront aux troupes de Garibaldi : la défaite de Castelfidardo, le 18 septembre 1860; la victoire de Mentana, le 3 novembre 1867; et finalement à Rome même, le 20 septembre 1870. Ultime-ment, le pape capitulera. Mais la flamme religieuse ainsi allumée ne se démentira pas, et ce, pendant des décennies. Un mouvement était né.

Les autorités religieuses d'ici font du renforcement

L'habile récupération par les autorités ecclésiastiques du Canada français du mouvement des zouaves pontificaux se doit d'être soulignée. C'est surtout monseigneur Bourget, archevêque de Montréal, qui saura habilement profiter de la situation pour stimuler le zèle des Canadiens français à l'égard de l'institution de l'Église,

dans une stratégie délibérée visant à faire contrepoids à l'influence grandissante d'une vision de l'État autonome par rapport à l'autorité ecclésiastique. Avec l'appui du clergé d'ici, c'est une véritable stratégie de mobilisation qu'il déploiera, multipliant les appels à la solidarité, à coups de mandements, projets de lettres aux paroissiens pour distribution par les curés, manifestations publiques, etc. Et, coup du destin, un zouave canadien-français périsait en novembre 1867. Peu importait que les événements se déroulent sur un autre continent! Le prétexte était, comment dire, inespéré! Les fidèles s'embraseront pour la cause et de nombreux hommes d'ici s'enrôleront.

La papauté aurait préféré des dons en espèces

On sait aujourd'hui que le pape aurait préféré des dons en argent, de la part de ses ouailles canadiennes, à l'envoi de troupes! Mais l'enthousiasme était tel de ce côté de l'Atlantique, que sa sainteté se crut obligée d'en rajouter:

« Faites venir ces chers enfants », se serait-il résigné à dire à l'émissaire canadien accouru pour négocier l'envoi de zouaves canadiens. Il n'en fallait pas tant pour décupler l'enthousiasme de monseigneur Bourget, qui expédiera six autres détachements. L'expérience romaine sera décevante et peu enlevante pour ces croisés des temps modernes, qui ne participeront à aucun combat. Ils végéteront pendant deux ans dans des monastères, sommairement nourris et logés, avec pour seule distraction les dévotions et les semblants d'entraînement militaire. Quelques-uns décéderont, mais de maladie. Donc, pas facile d'en faire des martyrs!

Alphonse ne vit jamais Rome, non plus que le pape!

Alphonse ne fut pas du premier contingent des 133 zouaves qui quittèrent Montréal le 17 février 1868 à destination de Rome. Le septième contingent dont il faisait partie fut bloqué à Brest, où on apprit que la guerre était finie. Alphonse ne vit jamais Rome. Là encore les zouaves furent logés dans des conditions minimales. Tous étaient de retour au pays le 6 novembre 1870. Au plan de la mémoire historique, notons que les registres officiels des zouaves pontificaux distinguent nettement entre ceux qui, bien que partis défendre le pape, ne parvinrent jamais à Rome et ne furent pas du nombre des « combattants » (bien qu'en réalité il n'y eut jamais d'affrontement armé entre les belligérants et les troupes italiennes) et ceux qui réellement arrivèrent à Rome.

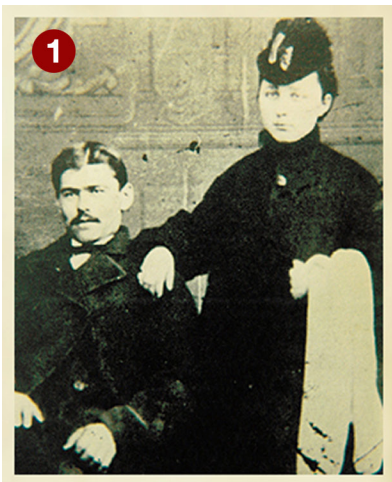


Photo 1 - Alphonse Bédard et sa première femme, Euphémie Proulx, le jour de leur mariage le 19 juillet 1871.



Photo 2 - Alphonse Bédard et sa deuxième femme, Philomène Alain, qu'il épousa le 12 juin 1900.

Photo 3 : Photo officielle d'Alphonse dans son costume de zouave. C'est un beau gaillard, bien planté, aux yeux pâles, au nez étroit mais pointu. Des traits à peu près identiques à ceux d'Arthur, son frère et mon grand-père, et de Lucie, leur sœur.

(Sources : Archives personnelles de Michaël Bedard, Californie (États-Unis))



Alphonse fut de ceux qui arrivèrent trop tard pour passer à l'Histoire! Mais deux autres Canadiens de Québec auront cet insigne honneur : d'abord, Louis Gosselin, fils de Joseph Gosselin et de Soulanges Lapierre, et frère du chanoine David Gosselin, mon grand-oncle, qui sera curé de Charlesbourg pendant vingt ans, qu'on désigne dans le registre officiel comme « étudiant ». Puis, Alfred Prendergast, fils de James et de Thérèse Lelièvre. Ce dernier, avocat et futur coroner, aura deux filles dont l'une, Amélie, épousera plus tard François-Joseph Bédard, frère d'Alphonse et d'Arthur, mon grand-père.

Réinstallation difficile au Canada

Le retour à la vie normale n'alla pas sans difficultés. Très rapidement après son retour d'Europe, Alphonse partit s'établir à Deschambault, où il travailla comme employé de ferme pendant un an. Il y épousa Euphémie Proulx. Ils vécurent ensuite pendant trois ans à la Petite-Rivière-Saint-Charles, où il semble avoir travaillé comme engagé. Mais il arrivait difficilement à joindre les deux bouts.

Émigration à Argyle, au Minnesota, avec femmes et enfants

Le couple décida d'émigrer aux États-Unis, à Argyle, dans la partie nord de l'État du Minnesota. Ce qu'il fit, en juin 1885. La petite famille comptait déjà quatre enfants : Alphonse-Joseph, Almanzor, Marie et Alice. Pourquoi avoir choisi précisément cette localité? Parce qu'Euphémie avait une sœur qui avait épousé un dénommé Tom Landreville (devenu Laudervill), originaire de Joliette, au Canada, qui y cultivait la terre.

Dur labeur... et un sentiment religieux toujours aussi vif !

Un des frères d'Euphémie, Clovis Proulx, les rejoindra également et y épousera une compatriote, Oliva Morin, en 1890. Plusieurs Canadiens français avaient pris racine à Argyle, des Riopelle, Labine, Perras, Beaudry, Morin, Dufault, Goulet. Une vie de labeur, car tout se gagnait à force de sueur et de détermination. Alphonse se fit concéder une terre de dimensions imposantes, et qu'il avait l'obligation de défricher. Il était à la fois fermier et charpentier.

Et, le contraire nous eut étonné, il avait conservé de son implication dans les zouaves un penchant pour le prosélytisme et un désir de répandre la foi catholique en terre protestante!

Décès d'Euphémie et retour à Charlesbourg

Euphémie et Alphonse eurent au total 19 enfants! C'est en accouchant du dernier qu'Euphémie décéda, le 26 février 1896. Cela faisait donc onze ans qu'ils vivaient à Argyle.

Mais après le décès de sa femme, le mal du pays gagna Alphonse. Il voulait revenir dans son village. Ce qu'il fit, en 1900. Il ramena avec lui six de ses enfants : Louis-Philippe, Alma, Marie-Anne, Joseph Ephraïm, Alvina et Marie-Blanche. Un autre fils, Alphonse, le rejoignit également à Charlesbourg en 1900. Quatre des enfants, Marie-Olive, Almanzor, Arthur Joseph et Joséphine restèrent aux États-Unis, où ils se marièrent et prirent définitivement racine. Les autres étaient décédés, et enterrés à Argyle.

On peut imaginer qu'Alphonse éprouva un fort sentiment de déchirement à quitter Argyle, et les aînés de ses enfants, pour le Canada, car on le disait généreux et sensible. Le déchirement du déracinement, dans les deux sens. À l'aller, et au retour... Mais les ponts ne furent jamais rompus entre ceux d'Argyle et ceux de Charlesbourg.

Réintégration à Charlesbourg et remariage

L'année de son retour au Canada, Alphonse se remariait. Il épousait, le 12 juin 1900, Philomène Alain, elle-même veuve de Joseph Hamel, de Charlesbourg, une personne aimable disait-on. Deux de ses frères, Ephraïm et mon grand-père, Joseph-Arthur, furent ses témoins, comme le révèle l'acte de mariage. Il existe une photo du couple. Alphonse y apparaît, en grande tenue de zouave, debout, posant à côté de sa deuxième épouse, quant à elle sagement assise. Il eut la chance de se faire offrir par son oncle et son épouse, Édouard Bédard et Esther Pageau, à l'automne 1899, une terre avec comme condition qu'il s'occupe de l'oncle et de sa femme jusqu'à leur mort. Ce qu'il fit avec dévouement. L'acte notarié est daté du 18 janvier 1900 devant le notaire Jean-Baptiste Delâge. Il ne mourut pas dans la misère, mais peu s'en fut!

Alphonse courait encore les poules à un âge avancé

Un de ses neveux, Georges-Henri Bédard, dont la famille était voisine de celle d'Alphonse à Charlesbourg, et dont j'ai parlé précédemment, se souvenait qu'Alphonse « avait horreur de voir nos poules passer la clôture et aller dans son champ de foin. Je l'ai vu quelquefois les courir avec un rondin. Il ne courait plus très vite mais était encore malin... » Ces souvenirs, et d'autres, ont été consignés dans l'ouvrage *Biographies et histoire des gens de Charlesbourg*, déjà mentionné.

Zouave un jour, zouave toujours

Alphonse s'impliquera jusqu'à sa mort dans le mouvement des zouaves pontificaux. Un chroniqueur de l'époque note qu'Alphonse était demeuré un grand gailard, bien fait, et qui portait le costume des zouaves avec prestance et fierté à chaque occasion qui se présentait. Il était de tous les défilés, de toutes les processions, insistant pour agir comme porteur du drapeau du mouvement tant qu'il eut la force pour le faire.



Élevé aux plus hauts honneurs

Son dévouement lui vaudra les plus grands honneurs du Saint-Siège. Il obtint d'abord le privilège d'être, tout comme les membres de sa famille habitant sous le même toit que lui, dispensé jusqu'à sa mort du jeûne prolongé pendant le carême (7 jours seulement au lieu des 40 statutaires). Mais ce n'est pas tout : le 28 mai 1908, il sera fait Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, Classe militaire, par le pape Pie X. Son service en Europe comme zouave lui avait déjà valu la médaille « Bene Merenti » en 1873. En 1891, Léon XIII lui avait fait remettre la décoration de la « Noble Association des Chevaliers Pontificaux ». Puis, en 1902, ce fut la « Médaille de long service ». Finalement, le 23 septembre 1908, il fut décoré de l'« Ordre de la Noblesse Rurale, anciennes familles canadiennes ». Sergent porte-drapeau en 1902, il fut promu lieutenant porte-drapeau en 1915 et major en 1921.

Funérailles somptueuses

On disait d'Alphonse qu'il était un des cultivateurs les plus décorés de la paroisse de Charlesbourg. Ses funérailles furent célébrées en grande pompe, à Charlesbourg, le 27 décembre 1929. Il eut droit à tous les honneurs et aux funérailles dont il avait toujours rêvé. Son cercueil fut porté à l'église par six jeunes zouaves de Charlesbourg, et le cortège était composé d'une escouade de 30 à 40 zouaves de Québec, présidée par le chef colonel des zouaves, Jules Dorion, accompagné des principaux officiers, ou colonels, de l'ordre à Québec. Au-delà du plaisir, céleste, que ce faste dut procurer à mon grand-oncle, force est de reconnaître qu'on y voit la manifestation de la présence indéniable de ce mouvement dans la petite société traditionnaliste de Québec et de Charlesbourg.

Étrangement, je n'ai pu retracer de photo des funérailles d'Alphonse, dont on nous dit pourtant qu'il était très connu comme zouave. Ce n'est pas faute d'avoir cherché! Le musée de l'Amérique française, dépositaire des archives des zouaves, n'a pas terminé de dépouiller l'entièreté des documents qui lui ont été cédés. Peut-être la photo d'Alphonse fera-elle surface à un moment donné...

Je me souviens des défilés de zouaves de mon enfance

Les défilés de zouaves, vêtus de leur costume gris orné de rubans rouges et du casque si particuliers, impressionnaient toujours. J'ai souvenir d'avoir assisté à la procession des zouaves à Charlesbourg en compagnie de mon père quand j'avais quatre ou cinq ans. Il me semblait que leur costume, gris et rouge, devait piquer la peau, car il paraissait fait de laine rugueuse!

Les petits zouaves ou Cadets zouaves de Charlesbourg

L'année 1926 est féconde pour les œuvres scolaires. La compagnie des Zouaves pontificaux se met en valeur lors des fêtes nationales et religieuses¹.

Il s'agit de la première mention de cette organisation paramilitaire de jeunes à Charlesbourg. Il faut se replacer dans l'air du temps. Les Frères maristes, qui dispensent leur enseignement à Charlesbourg depuis 1900, font relâche de 1914 à 1923.

Le 26 mai 1929, les Cadets zouaves de Charlesbourg font halte à la villa Flora. Cette maison opulente de brique du Gros-Pin offre une grande galerie en façade fournissant l'estrade nécessaire à la prise de la photo. Les propriétaires, au dernier rang devant la porte, Alphonse Dorion, leur fille adoptive, Gemma, et Anne-Marie Villeneuve, l'épouse qui a confectionné les costumes des petits zouaves, se sont ajoutés à la scène, sûrement flattés de recevoir une telle visite. Ça n'arrive pas tous les jours qu'en guise de remerciements, on salue avec tambours et clairons celle qui a habillé le régiment des Cadets zouaves. Le frère responsable veille à la bonne tenue du groupe. Au premier rang, le tambour-major avec son casque de poil blanc prend la pose.

En 1904, la France rompt ses relations diplomatiques avec le Vatican dans le contexte de lois anticléricales qui remettent en cause le Concordat, une entente administrative entre l'Église et l'État français remontant à Napoléon I^{er}. Plusieurs communautés religieuses privées de leurs hôpitaux ou écoles quittent alors la France. Certaines d'entre elles viennent s'établir au Québec. Les Maristes, fondés par Marcellin Champagnat, s'y trouvent depuis 1885. Ils s'enrichissent tout à coup de 76 nouveaux membres français qui s'ajoutent aux 120 qu'ils sont en 1903.

En 1914, comme tout citoyen de la République, les enseignants de cette communauté française sont appelés à servir sous les drapeaux de leur pays natal. Par ce moyen, l'Église française tente une réconciliation avec le gouvernement laïc, anticlérical, qui a chassé les communautés religieuses de l'espace public hexagonal dix ans plus tôt. La manœuvre réussit et, à la fin de la Grande Guerre, l'Église française retrouve une partie de l'influence perdue au moment des lois de 1904-1905.

Au retour des Maristes à Charlesbourg, c'est un peu l'exaltation de la victoire de 1918 qui anime ces pédagogues réputés. Les Cadets zouaves de Charlesbourg, fondés en 1923, semble-t-il, s'inscrivent dans l'état d'esprit d'une Église et d'une France rayonnantes. On suit la mode du temps. Ajoutons à cela les accords du Latran signés en 1929 entre l'Italie et le Vatican pour compléter

le tableau. Ces accords mettent fin à la question romaine de 1870. Depuis 1870, les papes se voyaient comme des prisonniers habitant au Vatican. Avec ces accords signés par Mussolini et Mgr Gasparri, secrétaire de Pie XI, on reconnaît la souveraineté temporelle du pape, qui se résume toutefois au seul Vatican, à quelques édifices extraterritoriaux à Rome et au palais d'été de Castel Gandolfo. C'est la paix retrouvée. Il faut attendre Jean XXIII pour qu'un pape s'aventure hors des murs de son royaume. Ses successeurs ne se sont pas privés d'en sortir si on se rappelle Jean-Paul II.

Le corps des Cadets zouaves de Charlesbourg existerait depuis 1923, bien avant celui des adultes, fondé en 1948 par Gérard Bourbeau. Ce sont même les cadets qui équiperont les adultes de la Compagnie 33 au moment de sa fondation. Ils fournissent un tambour, des caisses et des clairons. On ne saurait dire si le corps des cadets sert de camp école au moment de passer de l'adolescence à l'âge adulte. Impossible de trouver à quel moment prend fin cette formation paramilitaire de jeunes.

Ils portent le costume militaire des zouaves du XIX^e siècle. Théoriquement, on pourrait les considérer comme un corps s'entraînant pour un jour aller défendre les territoires du pape. Or même le pape ne se voit plus comme un monarque en attente de reconquérir l'Italie. Il faut plutôt voir ces jeunes gens comme un corps d'élite de l'Église en qui on essaie d'inculquer des principes moraux et charitables, avant-garde de la Jeunesse étudiante catholique (JEC)². Ils participent à tous les défilés religieux ou patriotiques, nombreux à cette époque. Leurs costumes colorés, leur marche rythmée au son des tambours et clairons attirent l'attention des jeunes filles, qui ont sans doute succombé dans certains cas aux charmes de l'uniforme.

Le 21 mai 1929, les quatre frères Cloutier, par ordre descendant de grandeur et d'âge, Georges-Émile, Henri-Benoît, Jean-Baptiste et Paul-Loyola, posent fièrement dans leur tenue de petits zouaves : une large culotte bouffante appelée saroual, un gilet sans collet ni boutons, une large ceinture de laine, une veste courte et ouverte, bordée d'un galon et ornée sur ses pans d'un parement, le tombo, des souliers et des guêtres en peau. Le turban ou la chéchia sont remplacés ici par une casquette. À Charlesbourg, les zouaves, jeunes ou vieux, sont de toutes les fêtes, de tous les défilés qui parcourent les rues de Charlesbourg. Ce sont les Frères Maristes qui assurent la responsabilité de cette section de cadets zouaves fondée en 1923 avant celle des adultes, fondée en 1948.





Devant la villa Flora.
(Archives des Frères maristes)



Petits zouaves.
(Archives des Frères maristes)



Petits zouaves.
(Archives des Frères maristes)

NOTES

1 Frères maristes de la province du Canada. *Bulletin des archives FMS*, vol. 4, n° 45, mai 2014

2 *Ibid.*